

# POUR UN ARTISANAT DE LA PAROLE

ou

## Lettre à de jeunes moines et moniales sur la *Lectio divina*

Puisqu'il s'agit entre nous de la Parole, nous ne saurions mieux faire, pour commencer, que de l'écouter. Aussi prendrons-nous pour amorce de notre propos, si vous le voulez bien, un texte du Siracide dans lequel le « scribe », établissant une opposition entre les métiers manuels et le sien propre, fait apparaître en fin de compte leur mystérieuse parenté :

*Le cœur (du paysan) est occupé des sillons qu'il trace  
Et ses veilles se passent à engraisser des génisses.  
Pareillement tous les ouvriers et les gens de métier  
Qui travaillent jour et nuit,  
Ceux qui font profession de graver les sceaux  
Et qui s'efforcent d'en varier le dessin ;  
Ils ont à cœur de bien reproduire leur modèle  
Et veillent pour achever leur ouvrage.  
Pareillement le forgeron assis près de l'enclume :  
Il considère le fer brut...  
Il met tout son cœur à bien faire son travail  
Et il passe ses veilles à le parfaire.  
Pareillement le potier assis à son travail,  
De ses pieds faisant aller son tour,  
Sans cesse préoccupé de son ouvrage,  
Tous ses gestes sont comptés...  
Tous ces gens ont mis leur confiance dans leurs mains  
Et chacun est habile dans son métier...*

*Il en va autrement de celui qui applique son âme  
Et sa méditation à la Loi du Très-Haut.  
Il scrute la sagesse de tous les anciens,  
Il consacre ses loisirs aux prophéties.  
Il conserve les récits des hommes célèbres,  
Il pénètre dans les détours des paraboles.  
Il cherche le sens caché des proverbes,  
Il se complaît au secret des paraboles...  
Dès le matin, de tout son cœur,  
Il se tourne vers le Seigneur, son Créateur ;  
Il supplie en présence du Très-Haut,  
Il ouvre la bouche pour la prière,  
Il supplie pour ses propres péchés.  
Si telle est la volonté du Seigneur grand,  
Il sera rempli de l'esprit d'intelligence.*

*Lui-même répandra ses paroles de sagesse,  
Dans sa prière il rendra grâce au Seigneur.  
Il acquerra la droiture du jugement et de la connaissance,  
Il méditera ses mystères cachés.*

( Sir. 38, 26-39, 7 )

## Un métier artisanal

Notre scribe, lorsqu'il exalte tout ce que sa profession a de libéral, se montre bien tributaire de la mentalité de sa caste et, plus généralement, d'une mentalité courante dans le monde antique ; il n'empêche qu'il présente bien son métier comme un métier, à la suite d'autres métiers, et c'est cela qui nous intéresse. Comment ne pas entendre ici, comme en sourdine, ce que saint Benoît déclare en tête du chapitre qu'il consacre au « travail manuel quotidien » ? *Otiositas inimica est animae ; et ideo certis temporibus occupari debent fratres in labore manuum, certis iterum horis in lectione divina. Ideoque hac dispositione credimus utraque tempora ordinari...*<sup>1</sup> Le Siracide envisageait deux côtés, deux classes : saint Benoît nous place, nous moines, des deux à la fois, dès là qu'il nous met tout ensemble au travail et à la lecture. Pour lui, il ne fait pas de doute que ces deux « métiers » se tiennent par la main et que, dans leur principe, ils n'en font qu'un. Saint Benoît, nonobstant les apparences, ne compartimente pas notre vie : il en assure l'eurythmie profonde et aménage tout de manière à ce que parvienne à maturité, moins notre activité que notre « acte » le plus pur<sup>2</sup>. Au monastère, quoi qu'on puisse en penser parfois, on ne fait pas plusieurs choses : on n'en fait qu'une seule. Une seule à travers toutes les autres. *Officina vero ubi haec omnia diligenter operemur, claustra sunt monasterii et stabilitas in congregatione*<sup>3</sup>. Retenons bien ce mot par lequel Benoît définit le monastère : *officina*, un « atelier ».

La *lectio divina*, voyez-vous (ce à quoi, en somme, notre bon Siracide passait le plus clair de son temps), c'est un **métier**. Précisons même : c'est un métier artisanal, c'est bel et bien un **artisanat**. C'est, pour le dire le plus joliment et le plus sérieusement possible, **l'artisanat de la Parole**. Non pas la restauration d'un livre ancien, vous entendez bien, mais l'artisanat de la Parole. Une Parole qui vit, qui travaille, qui résiste, qui réagit ; la plus somptueuse Matière première qui existe. On parle en littérature médiévale de « matière épique » : eh bien ! la Parole de Dieu (à la fois *logos* et *épos*), c'est la Matière première de notre *lectio divina*, laquelle est notre métier artisanal quotidien et notre gagne-pain à nous, moines. Et dites-moi, quel Pain ! A tout *métier* il faut une *matière* : notre Matière à nous, c'est l'Écriture vive. Boulanger la Parole de Dieu, la Pâte de Dieu, jour et nuit, voilà notre Métier. Oh ! comme il a raison, notre Siracide, de se ranger tout bonnement (oublions son petit sentiment de supériorité) à la suite du paysan, du forgeron et du potier ! C'est qu'il a de la matière lui aussi, et du cœur à l'ouvrage... Du cœur : retenons cela aussi car, entendu dans la plénitude de son sens biblique, le cœur est tout l'instrument de ce métier qui est le nôtre. Ce qui est tout à fait remarquable, en effet, dans le texte de Ben Sirac duquel nous sommes partis,

---

<sup>1</sup> *Reg. Ben.*, chap. XLVIII.

<sup>2</sup> Cf. THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, II a II ae, qu. 180, art 3 : " Sic igitur vita contemplativa unum quidem actum habet in quo finaliter perficitur, scilicet contemplationem veritatis, a quo habet unitatem." Voir l'ad 1 de la même question sur *cogitatio, meditatio, consideratio, contemplatio* : « Contemplatio pertinet ad ipsum simplicem intuitum veritatis. » Art. 4, ad 4 : " Ultima perfectio humani intellectus est veritas divina: aliae autem veritates perficiunt intellectum in ordine ad veritatem divinam.. "

<sup>3</sup> *Reg. Ben.*, chap. IV.

ce sont les idées d'effort, d'application, de patience et de minutie qui ressortent pareillement des deux côtés du dyptique. Au vrai, tout cela est on ne peut plus « artisanal ». La *lectio divina* rentre certainement dans la notion d'*ars spiritualis*, d'« art-artisanat spirituel » évoquée par Benoît à la fin du chapitre IV de sa Règle sur les « instruments » des bonnes œuvres, parmi lesquels il range précisément la lecture spirituelle<sup>4</sup> ; mais la *lectio* n'est pas seulement un instrument parmi d'autres de l'*ars spiritualis* : elle tend à se confondre avec lui. Quant à l'atelier propre à cette lecture artisanale (et artiste), c'est la cellule, laquelle n'est pas un pied-à-terre, mais un pied-au-ciel, un « méditoire »<sup>5</sup> et un petit meublé du Seigneur. Et de même que la cellule est l'officine de cette alchimie du Verbe, le Silence en est l'ingrédient principal. Sans le Silence ni la saine concentration de la cellule, on ne confectionne rien de bon et les meilleures recettes s'avèreront vite bien inutiles là où fait défaut par ailleurs l'inclination foncière et habituelle du cœur<sup>6</sup>, la tendance « centripète » qu'il faut sans cesse contrôler, sans cesse entretenir.

## Occupations et préoccupation

*Occupari debent fratres*, dit saint Benoît : « les frères doivent être occupés... » La *lectio divina* est donc, avec le travail manuel, une occupation. Est-ce à dire qu'elle est simplement une occupation parmi d'autres, avec le sens un peu superficiel ou condescendant que l'on donne à ce terme ? Non, elle est l'occupation majeure, fondamentale, fédératrice de toutes les autres, accompagnant et précédant logiquement toutes les autres. Aussi serait-on fondé à parler ici de « pré-occupation ». La *lectio divina*, entendue bien sûr de la manière la moins livresque et la moins sommaire, apparaît alors comme la pré-occupation majeure de notre vie monastique, car, dès là que nous voulons bien la comprendre comme une attention permanente à la Parole, comme une orientation foncière de notre être vers la Parole, il ne fait aucun doute qu'elle soit l'activité totalisante – et légitimement totalitaire – de notre vie, celle qui confisque à son profit nos énergies les plus secrètes et les plus chères. Il ne s'agit pas de laisser cette occupation-là pour une autre, mais d'assaisonner abondamment de celle-là toutes les autres, mais d'inonder de celle-là toutes les autres. Au demeurant, on attendrait en vain de s'attabler avec fruit à la *lectio divina* aux heures, parfois réduites, qui lui sont officiellement consacrées, si l'on ne s'entretenait toute la journée de la Parole, si l'on ne mâchait sans cesse quelque verset, quelque scène évangélique, quelque antienne de la liturgie, quelque problème théologique. On ne saurait aborder la *lectio* dans l'impréparation intérieure. L'attention au Verbe, sous quelque forme qu'Il se déclare à nous, ignore toute solution de continuité.

Ne soyez pas de petits tâcherons mesquins qui s'estiment quittes lorsqu'ils ont fait leur heure de *lectio*. Ne comptez pas avec Celui qui ne compte pas avec vous. Bien plus qu'un travail de bureau, et bien avant de l'être en tout cas, notre rapport à la Parole est une aptitude intérieure, une inquiétude constante, une sorte d'ingéniosité, d'agilité toujours en éveil, une fonction vitale, jamais facultative ou intermittente, de l'organisme spirituel. *Que la Parole du Christ habite en vous abondamment*<sup>7</sup> ! Il faut extirper absolument de votre tête une conception « bureaucratique » de la *lectio*, comme si elle se réduisait à un temps que l'on passe, vaille que vaille, à son bureau. Allons, ne jouons pas aux ronds de cuir avec l'Immense et l'Insondable ! Oh certes, il y a bien du travail à la table de cellule – nous y reviendrons, et loin

---

<sup>4</sup> *Reg. Ben.*, chap. IV: « Lectiones sanctas libenter audire »

<sup>5</sup> *Reg. Ben.*, chap. LVIII: « Postea autem sit in cella noviciorum, ubi meditent et manducant et dormiant. »

<sup>6</sup> *Reg. Ben.*, Prol. : « Inclina aures cordis tui... »

<sup>7</sup> Col. 3, 16.

de nous l'idée de le déprécier, tant s'en faut ! – mais ce travail resterait stérile s'il n'était soutenu par un exercice constant du cœur qui doit, lui, se pratiquer, non seulement en cellule, mais partout ailleurs. La *lectio divina* ne connaît aucune vacance, aucune relâche. *Sur tes remparts, Jérusalem, J'ai posté des veilleurs ; de jour et de nuit, jamais ils ne se tairont*<sup>8</sup>.

La *lectio divina*, voyez-vous, ça peut – ça doit même vous prendre partout et à toute heure du jour et de la nuit. L'atelier de votre cœur doit être toujours ouvrable. Oui, des trouvailles sur la Parole peuvent vous venir au réfectoire, à la vaisselle, à la cuisine, à la buanderie, aux champs, sous la douche et dans votre lit ! Dieu nous vient sans façon : c'est nous qui voulons le plier à nos fausses convenances. *Que ces paroles que Je te dicte aujourd'hui restent dans ton cœur ! Tu les répéteras à tes fils, tu les leur diras aussi bien assis dans ta maison que marchant sur la route, couché aussi bien que debout*<sup>9</sup>...N'astreignez pas la visite du Verbe à des horaires qui ne sont, somme toute, que des guide-âne bien faits pour nous, mais qui ne sont pas les siens et dites-vous bien que ces illuminations, intempestives peut-être selon votre idée, sont encore de la *lectio divina*, et tout à fait excellente. Nous occuper à la Parole ? C'est trop peu dire. C'est la Parole qui nous occupe, en ce sens qu'elle nous remplit, qu'elle nous envahit sans laisser vide en nous la moindre retraite ni le moindre interstice. Non, ne comptez pas, ne mesurez pas : la *lectio* – c'est-à-dire encore une fois notre familiarité avec la Parole – ne se laisse pas repérer de manière cartésienne dans la trame de notre vie : la *lectio*, c'est le bruit de fond de notre vie. Et quel Bruit ! et quel Fond ! C'est un océan qui gronde ou murmure sans cesse aux abords immédiats de notre cœur jusqu'à ce qu'il en ait tout à fait raison ; c'est un brouhaha, mais un brouhaha divin ! *Et voici que la gloire du Dieu d'Israël arrivait du côté de l'orient. Un bruit l'accompagnait, semblable au bruit des eaux abondantes, et la terre resplendissait de sa gloire*<sup>10</sup>.

La *lectio*, c'est aussi une sorte de pot-au-Feu : jetez tout dedans, jetez-vous dedans, jetez-y l'os à moelle de toute votre vie et qu'il mijote à longueur de jour et de nuit<sup>11</sup> ! Souvenez-vous de cette fameuse boulimie qui prit Israël en plein désert et de l'avertissement donné par le Seigneur dans le temps même où il la satisfaisait : *Vous avez pleuré aux oreilles du Seigneur, en disant : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Nous étions heureux en Egypte ! » Eh bien ! le Seigneur vous donnera de la viande à manger. Vous n'en mangerez pas un jour seulement, ou deux ou cinq ou dix ou vingt, mais bien tout un mois, jusqu'à ce qu'elle vous sorte par les narines et vous soit en dégoût*<sup>12</sup> ! » Transposons cette histoire et ce régime : ce sont les nôtres. Oui, le Seigneur nous astreint, nous, moines, au régime de sa Parole ( dont on pourrait dire, comme on disait encore au XVIIème siècle, qu'elle est une « viande »), non pas seulement pour un mois, mais à vie. Pardonnez-moi la crudité de l'expression, mais la *lectio divina* doit faire si bien son effet en vous que l'Ecriture vous sorte...par les trous de nez ! On voit cela, du reste, chez les plus grands artisans-artistes de la *lectio*, chez Augustin, chez Grégoire le Grand, chez Bernard de Clairvaux, pour n'en citer que quelques-uns. Tout ce qu'ils écrivent n'est qu'une inlassable passementerie de l'Ecriture qu'ils ont très profondément assimilée. Chez nous aussi la *lectio* doit aboutir à ce miracle du

---

<sup>8</sup> Is. 62, 6.

<sup>9</sup> Dt. 6, 6-7.

<sup>10</sup> Ez. 43, 2.

<sup>11</sup> Cf. Jr. 1, 13 : « Que vois-tu, Jérémie ? » Je répondis : « Je vois une marmite qui bouillonne... » Za. 14, 21 : « Toute marmite, à Jérusalem et en Juda, sera consacrée au Seigneur Sabaot, tous ceux qui offrent un sacrifice viendront en prendre et cuisineront dedans. »

<sup>12</sup> Nb. 11, 18-20.

cœur à Cœur, c'est-à-dire à ce que le Cœur de Dieu, qui est son Ecriture<sup>13</sup>, passe tout entier dans le nôtre.

## Le printemps de la Parole

Donnez vous-en à cœur-joie avec l'Ecriture. Il ne fait aucun doute que les plus pures joies de la vie monastique ne résident dans cette « invention » (de *invenire*, découvrir) quotidienne de l'Ecriture. Oui, à cœur-joie. Jusqu'à ce que la Joie du Cœur de Dieu fasse toute la joie du vôtre. *La joie de notre cœur vient de Lui*<sup>14</sup>. Jouez de la Parole dans la joie. Novices ou jeunes profès, vous êtes dans la fleur de l'âge monastique : vous êtes aussi, ne l'oubliez pas, dans la fleur de la Parole. Ne laissez pas, surtout, passer cet âge : tout ce que vous y engrangerez restera inamissible pour la suite. Il y a là un « moment » irremplaçable de votre apprentissage à l'artisanat de la Parole. La qualité et l'agilité de votre *lectio divina* future dépendent pour une part considérable non seulement du goût, de l'enthousiasme, mais aussi des habitudes que vous devez acquérir maintenant, des réserves dont vous devez vous nantir maintenant, d'une sorte de subconscient scripturaire que vous devez former en vous maintenant. Un texte d'Osée se présente ici spontanément à nous : *C'est pourquoi Je vais la séduire, Je la conduirai au désert et Je parlerai à son cœur...Là, elle répondra comme aux jours de sa jeunesse, comme au jour où elle montait du pays d'Egypte...Je te fiancerai à moi pour toujours ; Je te fiancerai dans la justice et le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; Je te fiancerai à moi dans la fidélité*<sup>15</sup>. N'oubliez pas...C'est maintenant, le temps des fiançailles ; c'est maintenant, la fleur de la Parole.

Plus tard, lorsque vous aurez été éprouvés comme Jérémie, vous direz avec lui en revenant avec émotion sur votre passé : *Quand Tes paroles se présentaient* (littéralement : lorsqu'elles se laissaient trouver ; toujours cette idée d' « invention », déjà évoquée plus haut), *je les dévorais : Ta parole était mon ravissement et l'allégresse de mon cœur. Car c'est Ton Nom que je portais*<sup>16</sup>. Alors, *comme à travers le feu*<sup>17</sup>, ce sera pour vous l'été de la Parole, et puis l'automne. Vous donnerez du fruit ; un fruit que Dieu seul verra, un fruit que vous serez appelés à donner à d'autres, peut-être, pour qu'ils le goûtent. Dans les temps de sécheresse vous vous souviendrez de ce printemps de votre vie monastique où vous étiez dans la fleur de la Parole, non pas pour vous complaire dans une nostalgie stérile, mais pour vous laisser *renouveler dans l'amour*<sup>18</sup> et pour vérifier que vous persévérez bien toujours dans la même fraîcheur première, dans le même amour de la Parole ; de la sorte, vous n'aurez point cette déconvenue de vous entendre dire, ce qu'à Dieu ne plaise, que vous l'avez perdu<sup>19</sup>.

La découverte de l'Ecriture, voyez-vous, ce sont les « premières amours » de ceux qui vivent dans la virginité consacrée : de ces premières amours-là, on ne peut, on ne devrait jamais déchanter. La qualité, la ferveur (nous parlerons tout à l'heure du Feu) de notre *lectio*

---

<sup>13</sup> Cf. AUGUSTIN, *sur le Psaume XXI (2)*, PL 36, 175 : « Factum est cor meum tamquam cera liquescens, in medio ventris mei (...) Quomodo cor ipsius factum est sicut cera ? Cor ipsius Scriptura ipsius, id est sapientia ipsius quae erat in Scripturis. Clausa enim erat Scriptura ; nemo illam intelligebat : crucifixus est Dominus, et liquefacta est sicut cera, ut omnes infirmi intelligerent Scripturam. »

<sup>14</sup> Ps. 33, 21.

<sup>15</sup> Os. 2, 16-17, 21-22.

<sup>16</sup> Jr. 15, 16.

<sup>17</sup> I Co. 3, 15.

<sup>18</sup> So. 3, 17 (LXX).

<sup>19</sup> Cf. Ap. 2, 4 : « J'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan. »

*divina* servent à mesurer, avec une surprenante exactitude, la qualité, la ferveur de notre vie monastique tout court. Si nous voulons prendre la température de notre vie spirituelle, c'est cela d'abord qu'il faut examiner. Tout notre bien-être personnel, interpersonnel et communautaire provient de ce que l'on ne saurait mieux définir que comme une secrète et habituelle « affluence », en nous, de la Parole vivante ; quelque chose de très doux, de très tranquille et de très puissant tout ensemble. *De son sein couleront des fleuves d'eau vive*<sup>20</sup>. *Fluminis impetus laetificat civitatem Dei*<sup>21</sup>. La *lectio divina*, c'est l'Eau courante de nos cellules et de nos monastères.

## Pour mémoire

Plutôt que de se perdre en considérations de recettes et de méthodes, somme toute bien impertinentes en pareille matière où préside l'Esprit de Dieu, tout propos sur la *lectio divina* devrait commencer, nous semble-t-il, par un vigoureux plaidoyer pour la mémoire. La mémoire est en effet la faculté motrice et l'âme même de la *lectio*. C'est que, de manière plus fondamentale encore, la mémoire possède une dignité et un statut exceptionnels en christianisme : faculté d'anamnèse qui culmine dans le « Mémorial » par excellence, l'Eucharistie. Faire *lectio divina*, c'est, au sens le plus dense et le plus sacramentel de l'expression, « faire mémoire » de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est en faire eucharistie.

Or la pédagogie moderne, tant par ses matières ordinaires que par ses procédés, ne prépare guère à cet exercice plénier de la mémoire que requiert une familiarité savoureuse avec l'Écriture<sup>22</sup>. Il faut ici se faire, ou se refaire toute une culture spécifique. Car ce n'est point de mémoire informatique qu'il est question en l'occurrence, mais de la mémoire la plus humaine qui soit et, partant, la plus susceptible d'être assistée, investie par Dieu. La mémoire de nos outils informatiques, si utiles et prestigieux soient-ils, n'est jamais qu'une mémoire artificielle, subalterne et extrinsèque : elle ne saurait en aucun cas se substituer à notre mémoire vive, la seule qui soit créatrice, la seule aussi qui soit en nous le lieu privilégié de l'Esprit. On peut se munir d'outils adventices ; il reste que la meilleure « concordance » est celle qui se fait en nous dans la patience de l'Esprit, mieux, celle que nous devenons nous-mêmes. Aucun logiciel n'est assez puissant pour nous appareiller, nous apparenter profondément au *Logos*. C'est l'intime de notre cœur qu'il faut remplir, afin de pouvoir le consulter.

Mais dans ce grand travail mémoriel qu'est la *lectio*, nous ne sommes pas seuls : nous sommes secourus par l'Hypostase même de la Mémoire, c'est-à-dire l'Esprit Saint. C'est en effet de Lui, tout spécialement, que le Christ nous révèle : *Il vous enseignera toutes choses et vous rappellera en mémoire tout ce que je vous ai dit*<sup>23</sup>. Littéralement, *Il vous fera venir sous la mémoire (hypomnèsei)* ; il vous fera *sous-venir*. L'Esprit Saint nous travaille par en

---

<sup>20</sup> Jn. 7, 38.

<sup>21</sup> Ps. 45, 5 (Vulg) : « L'impétuosité du Fleuve réjouit la Cité de Dieu. »

<sup>22</sup> Cf. AUGUSTIN, *Confessions*, X, 15, BA 14, p. 167 : « Magna ista vis est memoriae, magna nimis, Deus meus, penetrale amplum et infinitum, quis ad fundum eius pervenit ? » GUILLAUME DE SAINT THIERRY, *Lettre aux Frères du Mont-Dieu*, 122, SC 223, p. 241 : « ...de cotidiana lectione aliquid in ventrum memoriae demittendum est. »

<sup>23</sup> Jn. 14, 26.

dessous, il se fait notre Sous-Mémoire, il assure en nous la coordination de toutes nos facultés en éveil comme de toutes les paroles de la Parole ; il coordonne et il fait concorder, présidant à tout le processus contemplatif de la *lectio*. C'est Lui, le véritable « Central », c'est Lui, le véritable « Logiciel » ! Quant à nous, nous devons être en mémoire perpétuelle, selon qu'il est écrit du juste : *En mémoire éternelle (lezékèr 'ôlâm) sera le juste*<sup>24</sup>. Cela ne veut pas dire seulement qu'on se souviendra éternellement du juste, mais qu'il vit lui-même en perpétuel exercice de mémoire, qu'il est en acte incessant de mémoire. Cette « actualité » perpétuelle de la mémoire trouve son illustration privilégiée dans la Vierge Marie dont Luc nous rapporte la tâche ménagère la plus ordinaire : *Marie conservait toutes ces choses, les comparant dans son cœur*<sup>25</sup>. Elle « conférait » (*conferens in corde suo*), c'est-à-dire qu'elle percevait avec une acuité habituelle la structure essentiellement dia-logale de la Parole ; elle « retrecotait » la Parole, selon une expression qui a été employée à propos de Paul Claudel méditant les Psaumes ; elle « repassait » dans son cœur, comme on traduisait volontiers jadis. Oui, elle repassait tout ce beau linge frais de la Parole (André de Crète n'a-t-il pas comparé l'Écriture aux vêtements du Christ transfiguré<sup>26</sup> ?) et puis le rangeait dans son armoire. *Vous qui rangez la vie, vous rangeriez Dieu même*, dit de la femme l'un de nos poètes... Cette Femme-là, plus et mieux que toute autre, rangeait la Vie et rangeait Dieu. Faire *lectio*, c'est « classer » la Parole dans notre cœur, non point pour l'oublier par après, mais pour que cette Parole mette ordre, très profondément, à notre cœur : son ordre à elle.

Le premier instrument, le premier muscle, le premier organe que vous devez développer et perfectionner sans cesse pour parvenir à la virtuosité de la *lectio*, c'est par conséquent votre mémoire, non pas une mémoire mécanique, mais une mémoire cordiale, car c'est le cœur, surtout, qui se souvient. Celui qui aime garde tout en mémoire de ce qu'il aime et sait retrouver partout ce qu'il aime. La *lectio divina* est étroitement apparentée à ce que la tradition spirituelle et monastique a appelé la *mnème Théou*, le souvenir perpétuel de Dieu. *Dans mon cœur j'ai caché Tes paroles*<sup>27</sup> ...

## Le Pain sur la planche

Si la *lectio divina* est un métier artisanal, comme d'emblée nous l'avons reconnu, nous ne nous étonnerons guère qu'elle en présente tous les caractères, qu'il s'agisse de ses procédés, de son esprit, de l'atmosphère ambiante qu'elle nécessite. Aussi estimons-nous opportun d'insister maintenant sur trois notes intimement solidaires de ce caractère essentiellement « laborieux » de la *lectio* : la révérence, la régularité, l'effort. De la sorte, nous rentrons peu à peu dans ces considérations plus pratiques que vous êtes certainement impatientes d'aborder.

Commençons par la *révérence*. Que voulons-nous dire par là ? L'exercice de tout métier manuel, en particulier artisanal, s'entoure d'une sorte de gravité : il n'est que d'en observer les gestes obligés, ritualisés par l'expérience et l'histoire, et la manière dont ils traitent leur matière propre : la terre, la pierre, le bois, le métal, la chair même. Eh bien ! la révérence avec laquelle nous traitons la Parole doit apparaître d'abord dans la présence concrète et effective que nous lui accordons dans nos journées. Car c'est dans cette Parole-là

---

<sup>24</sup> Ps. 112, 6.

<sup>25</sup> Lc. 2, 19.

<sup>26</sup> ANDRÉ DE CRÈTE, *Sermon sur la Transfiguration*, PG 97, 948.

<sup>27</sup> Ps. 119, 11.

que, dès le matin, l'on se lève et l'on se lave. Commencer immédiatement par la Parole : voilà ce qui fait un jour noble, un jour « bien élevé », *un jour que le Seigneur a fait*<sup>28</sup> ! Un jour immédiatement assis sur la Parole est un jour qui tiendra debout, parce que cette priorité très concrètement accordée à la *lectio* consolide chaque matin que le bon Dieu fait l'orientation foncière de notre vie monastique. Souvenons-nous du troisième Chant du Serviteur : *Il éveille chaque matin, il éveille mon oreille pour que j'écoute comme un disciple. Le Seigneur Yahvé m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas résisté*<sup>29</sup>. La Parole est notre clairon, notre coq et notre Réveille-Matin ! *Nos Excitator mentium iam Christus ad vitam vocat*<sup>30</sup>. Ressusciter chaque matin à la Parole : voilà une excellente règle d'hygiène. Du reste, c'est exactement la consigne de saint Benoît : *Exurgamus ergo tandem aliquando, excitante nos Scriptura ac dicente : « Hora est iam nos de somno surgere ». Et apertis oculis nostris ad deificum lumen, attonitis auribus audiamus divina cotidie quid nos admoveat vox*<sup>31</sup>. Les Pères Grecs, tels Basile et Grégoire de Nysse, définissent volontiers la vie monastique comme une vie *philosophique* : l'amour de la Sagesse (*philo-Sophia*) se traduit précisément par cet empressement matinal dont nous parle un de ceux qui ont tout quitté pour l'épouser : *La Sagesse est brillante, elle ne se flétrit pas. Elle se laisse facilement contempler par ceux qui la cherchent. Elle prévient ceux qui la désirent en se faisant connaître la première. Qui se lève pour la chercher n'aura pas à peiner : il la trouvera assise à sa porte*<sup>32</sup>. Et puis c'est encore cette Parole que nous devons emporter, le soir, dans notre sommeil ; c'est elle que nous devons mettre sur notre table de nuit. *Dans mon petit lit, la nuit, j'ai cherché Celui que mon cœur aime*<sup>33</sup>...

La révérence se traduira également par tout un climat d'ordre et de beauté dont nous aurons le goût et la délicatesse d'environner le Livre, de nous environner lorsque nous traitons avec lui. Là encore, il s'agit de quelque chose de très concret, de très pratique. Notre cellule doit être visiblement aménagée comme un atelier de la Parole, comme un *auditorium* du Seigneur, comme un « légile » perpétuel. Il suffit de penser avec quelle gravité, quelle majestueuse simplicité Jésus lui-même maniait la Parole : *Il se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, il trouva le passage... Il replia le livre, le rendit au serviteur et s'assit*<sup>34</sup>. Scène fascinante en vérité, et d'une extrême intensité théologique. Elle est comme la « répétition » théâtrale, soit dit en passant (et voilà que nous nous mettons à faire de la *lectio divina* pour de bon !), de la scène d'intronisation de l'Agneau dans l'Apocalypse : *Il (l'Agneau) s'en vint prendre le livre dans la main droite de Celui qui siège sur le trône. Quand il l'eut pris, les quatre Vivants et les vingt-quatre Vieillards se prosternèrent devant l'Agneau*<sup>35</sup>. Mais revenons à notre cellule ! Et puis, après tout, non, nous ne l'avons pas quittée : c'est dans notre cellule que le ciel commence, et voilà pourquoi justement tout doit n'y être qu'ordre et beauté. Beau métier, en vérité, que de « faire la Parole » : c'est le métier des anges, ces *Vaillants qui font Sa Parole*, comme dit littéralement le Psaume 103<sup>36</sup>. Chaque fois que, dans le silence de votre cellule, vous ouvrez le Livre, pensez à la mystérieuse et merveilleuse synchronie qui relie votre geste à celui de l'Agneau ; pensez aussi que chacune des pages de ce Livre – immaculée – est tachée du sang de

<sup>28</sup> Ps. 118, 24.

<sup>29</sup> Is. 50, 4-5.

<sup>30</sup> Bréviaire Monastique, Hymne du mardi à Laudes.

<sup>31</sup> *Reg. Ben.*, Prologue.

<sup>32</sup> Sg. 6, 12-14.

<sup>33</sup> Ct. 3, 1 : *In lectulo meo per noctem...*

<sup>34</sup> Lc. 4, 17-20.

<sup>35</sup> Ap. 5, 7-8.

<sup>36</sup> Ps. 103, 20 (hebr.) : *'ôsé debârô*. La même chose est dite du « souffle de tempête » en Ps. 148, 8 : *ruah se'ârâh 'ôsâh debârô*.

l'Agneau, car Jésus, dont il ne nous reste pas trace d'écriture<sup>37</sup>, n'a jamais rien écrit qu'avec son sang. *Tu es digne, Seigneur, de recevoir le Livre et d'en ouvrir les sceaux*<sup>38</sup>... Oui, ce Livre-là s'ouvre sur la terre comme au ciel, simultanément.

Parlons maintenant de la *régularité*. La *lectio divina* n'est jamais facultative et l'on ne saurait l'ajourner. Il faut s'y tenir coûte que coûte. C'est se condamner à l'anémie que de ne point s'alimenter *aujourd'hui* ; c'est être vide que n'être pas plein de Dieu *tout de suite*. L'Écriture est un journal, notre journal obligé et, à en abandonner tant soit peu la lecture, nous perdons le fil. Le fil d'or par lequel nous tenons à la Vie. La régularité de la *lectio*, même brève, confère à notre vie son armature et sa cohérence. Au demeurant, cette régularité exige-t-elle de nous des efforts surhumains si nous comprenons la *lectio*, moins comme une présence au bureau, strictement mesurable au chronomètre, que comme une présence habituelle à Dieu et aux choses de Dieu, comme une atmosphère qui baigne toutes nos activités ? Reste que cette présence habituelle et douce tendrait à s'évanouir et à devenir pure illusion si l'on ne s'attachait effectivement à la Parole, *certis temporibus*, comme le prescrit saint Benoît au chapitre du « travail manuel quotidien ». La *lectio* assure en profondeur la *stabilité* de notre vie monastique, cette stabilité qui fait pour nous l'objet d'un vœu spécifique, et il y a grand intérêt théologique à envisager notre stabilité religieuse sous l'angle particulier de notre rapport à la Parole. Car la Parole est bel et bien notre Domicile ; faire vœu de stabilité, c'est faire vœu de stabilité *dans la Parole*, c'est s'engager à habiter la Parole et, en ce sens, à « tenir Parole ». Qui sait si, dans son déroulement historique, notre vie monastique ne nous réserve pas des déménagements, des exodes, des exils, des hospitalisations, des incarcérations ? Qu'à cela ne tienne ! Où que la volonté du Seigneur nous conduise, où que l'obéissance nous envoie, nous resterons stables *dans la Parole* ou, plus exactement, nous emporterons partout cette Parole avec nous, comme Abraham emportant d'Ur la Promesse, comme les Hébreux transportant la Tente démontable à travers le désert. Est-ce pour rien que le Seigneur recommande à Moïse de fabriquer une table *portative*, un autel *portatif*<sup>39</sup> ? Du moment que nous pouvons reconstituer partout notre atelier, notre camp volant de la Parole, nous n'avons pas sujet de nous plaindre et nous ne sommes nulle part déracinés. La Parole est nomade par nature, itinérante et mobile<sup>40</sup> : emportons-la partout, pour qu'à son tour elle nous emporte. La fidélité amoureuse à la *lectio divina* est le plus sûr garant de notre stabilité monastique<sup>41</sup>, de cette stabilité du cœur dans la Parole sans laquelle la stabilité matérielle ne serait que de pure forme.

*L'effort*, enfin. Il y a du Pain sur la planche. Le bon Pain de Dieu. Ce serait illusion de croire que la *lectio* est quelque chose de facile, de toujours facile. Sa difficulté tient à la difficulté de Dieu même. Certes, et nous le dirons tout à l'heure à l'envi, la *lectio* relève de l'*otium* et comporte un caractère très sérieusement ludique, mais elle est aussi un *exercitium* ; elle est notre Grand Exercice, un Exercice qui ne dure pas trente jours seulement, mais tous les jours de notre vie. Nul doute que par bien des aspects la *lectio* ne fasse partie de toute la dimension ascétique de notre vie<sup>42</sup> et, pour être très cachée, très subtile, cette ascèse de la

---

<sup>37</sup> Cf. Jn. 8, 8.

<sup>38</sup> Ap. 5, 9.

<sup>39</sup> Cf. Ex. 25, 27 ; 27, 7.

<sup>40</sup> Cf. Ex. 34, 15-16 ; Ps. 147, 15 ; Is. 55, 10-11 ; Lc. 24, 15.

<sup>41</sup> C'est parce qu'il en sait le prix que saint Benoît soumet à une surveillance particulière les disciples qui papillonnent ; cf. *Reg. Ben.*, chap. XLVIII : « Ante omnia sane deputentur unus aut duo seniores qui circumeant monasterium horis quibus vacant fratres lectioni et videant, ne forte inveniatur frater acediosus qui vacat otio aut fabulis et non est intentus lectioni. »

<sup>42</sup> Cf. GREGOIRE DE NAZIANZE, *Lettre 6*, à Basile, PG 37, 29C : « ...le laborieux amour (*philoponia*) des Saintes Écritures et la lumière que l'on y trouve sous la conduite de l'Esprit... » AUGUSTIN, *Sur le Psaume 32*

*lectio* n'en est pas moins réelle. C'est dans la *lectio* en effet, en tant qu'activité plénière et synthétique, que se vérifie le critère essentiel de notre vocation : *si revera Deum quaerit*<sup>43</sup>. L'acquisition d'un minimum d'outils intellectuels et d'une méthode exige sans doute un effort, mais la difficulté majeure réside ailleurs, bien au-delà de tout ce qui apparente la *lectio divina* à une discipline profane, à ces disciplines profanes qu'elle se subordonne à l'occasion pour n'en prendre que mieux son élan : la vraie difficulté pour nous, c'est de parvenir jusqu'à la difficulté *inhérente* à l'Écriture<sup>44</sup>, jusqu'à l'argument, jusqu'à la question, jusqu'au tranchant<sup>45</sup> que chaque parole vive recèle et dont la distraction, la routine, l'inappétence spirituelle émoussent si souvent en nous la perception. Ce qui réclame de nous un effort, c'est d'aller jusqu'à ce débat inévitable de Dieu avec nous, jusqu'à ce point où la Parole nous fait mal et nous arrache un cri qui est tout ensemble d'émerveillement et de douleur : la *lectio* authentique débouche sur la componction du cœur, le *penthos*. Notre *lectio* est paresseuse et rémittente si, pour finir, nous ne nous blessons pas tout de bon avec la Parole, si nous ne nous laissons pas blesser par elle.

## Le planisphère et le microscope

Bon, cette fois, mettons-nous à l'Ouvrage ! Mais voilà que, désespérés autant qu'impatients, vous demandez tout aussitôt : « Par où commencer ? » Commencez par le commencement et par la fin ; par le Commencement qui est Jésus-Christ et par la Fin qui est encore Jésus-Christ<sup>46</sup> ; par l'Initiale et par le Signataire qui est Jésus-Christ. Par quelque bout que vous preniez l'Écriture, vous y trouverez et devez y trouver Jésus-Christ : c'est qu'en gros comme en détail l'Écriture, le *logos*, est partout *christo-logie*, parole *sur* le Christ ou parole *du* Christ. L'Écriture est un solide : un conique, si vous voulez, qui a une base et un cône. Le cône, c'est le Christ sur qui tout repose. L'Écriture est un volume, un tout organique. Dès lors, une double lecture en est possible et ce sont ces deux lectures, à mener toujours de front, que nous voudrions recommander maintenant. Nous les appellerons, pour faire image, *lecture macroscopique* et *lecture microscopique*.

---

(*Enarr.*2), 1, PL 36, 286 : « Et in annuntiando et in audiendo verbo veritatis, labor est. Quem laborem, fratres, aequo animo toleramus, si sententiae dominicae et conditionis nostrae meminerimus. Ab ipso enim nostri generis exordio audivit homo, non ab homine fallace, nec a diabolo seductore, sed ab ipsa veritate ex ore Dei : In sudore vultus tui edes panem tuum. Proinde si panis noster est verbum Dei, sudemus in audiendo ne moriamur in ieiunando. » Voir encore *Sur le Psaume 38*(*Enarr.*1), 2, PL 36, 413 : « Et haec unde erunt adhuc ambulanti super terram, nisi ex divinis eloquiis, ex verbo Dei, ex parabola aliqua Scripturarum scrutata et investigata, ex dulcedine inventionis quam praecessit labor inquisitionis ? » La révélation du Sens exige notre collaboration, comme l'exprime Paul CLAUDEL dans son *Introduction au Livre de Ruth* : « Dieu a besoin de notre bonne volonté active pour que cette réalité qu'Il nous révèle devienne en nous une image, non pas morte, mais comme Lui, vivante et énergique (...) En regardant, en écoutant de toutes nos forces, patiemment et passionnément, la parole de Dieu, nous enseignons, peu à peu, à voir, à vivre et à parler, à cet enfant de Dieu aveugle, enveloppé et paralysé, qui dort au fond de chacun de nous. »

<sup>43</sup> *Reg. Ben.*, chap. LVIII.

<sup>44</sup> Dans un passage très pénétrant de sa deuxième *Lettre à un jeune homme*, LACORDAIRE voit la difficulté propre de l'Écriture dans sa beauté : « Il y a dans l'Écriture une plus grande difficulté que celle des langues, une difficulté plus intime encore et plus profonde, c'est celle de sa beauté. L'Écriture est belle d'une beauté qui n'a rien d'humain, qui ne procède d'aucune passion et qui n'en provoque aucune (...) Elle est, d'un bout à l'autre, surhumaine par son fonds, quoiqu'il n'y soit question que de l'homme et de ses destinées ; et il y règne un souffle si simple, si chaste, si peu terrestre, que jamais le côté faible et ardent de notre être n'y trouve son aliment. » C'est un peu plus loin que l'on trouve ce mot superbe sur le Cantique des cantiques : « Il en est du Cantique des cantiques comme du crucifix : tous les deux sont nus impunément, parce qu'ils sont divins. »

<sup>45</sup> Cf. He. 4, 12.

<sup>46</sup> Cf. Ap. 1, 8.

La lecture macroscopique nous fera prendre conscience du volume de l'Écriture : le *logos* est un *cosmos*, autrement dit une totalité belle et ordonnée, un univers. Elle nous fera découvrir les dimensions d'ensemble, les perspectives, le panorama et, par quelque point précis que nous abordions l'Écriture, nous en rendra sensible ce que nous aimerions appeler son *omni-présence*, c'est-à-dire que toute l'Écriture doit être présente à notre esprit, où que nous la prenions. Il existe une *omniprésence* du Texte en chacun de ses éléments. On ne lit pas comme des termites : il faut admirer et respirer, non seulement avoir des vues sur Dieu, mais rentrer dans les vues mêmes de Dieu. Il faut arpenter en tout sens et considérer l'horizon. Le *logos* est Histoire ; on part et on va quelque part ! A Jérusalem. Apprenons à lire en perspective cavalière, en suivant le développement de quelque thème biblique majeur : citons par exemple le thème de l'Alliance, le thème du Temple, le thème nuptial. Le Noviciat doit être absolument le temps de cette « grande découverte » ou l'on rentre dans les vues grandioses de Dieu, où l'on marche et où l'on écarquille les yeux.

Mais notre lecture macroscopique, pour ne point s'égarer ni s'essouffler, a besoin d'un support et d'une sorte d'espallier. Ce support, nous n'aurons aucune peine à le trouver : c'est l'*Opus Dei*, la liturgie, qui nous le fournit, et celui-là est vraiment incomparable. Notre *lectio divina* ne saurait mieux faire que d'accompagner le déroulement de la liturgie, de l'épouser et de lui servir, pour ainsi dire, de caisse de résonance. Le meilleur ordre de lecture que nous puissions adopter pour lire l'Écriture est celui-là même que l'Église nous propose dans le cycle annuel de sa liturgie, parce que cet ordre est *déjà* à lui seul une exégèse. Notre *lectio*, docile au dynamisme propre de la liturgie, doit savoir conjuguer le Verbe à tous les Temps. Ainsi nous lirons volontiers Isaïe de l'Avent à la Chandeleur, Jérémie ou l'Exode pendant le Carême, les Actes des Apôtres et le Cantique pendant le Temps Pascal, l'Apocalypse pendant les dernières semaines de l'année liturgique. Ce ne sont là que des exemples. Mais il importe au plus haut point pour nous de faire coïncider Parole et Temps, parce que le Temps est Révélateur et Herméneute. Il y a une grâce capitale et principale du Temps, celle de la liturgie, qui doit vivifier en profondeur notre *lectio*. On ne lit bien l'Écriture que dans le sens de l'Histoire, dans le sens de ce Drame inlassablement repassé par l'Église, cette « Mère-Mémoire », qui embrasse la création, le salut et l'eschatologie.

Conjuguer le Verbe à tous les Temps, disions-nous. Par conséquent aussi au nôtre. Nous lisons en cellule, certes, mais nous ne lisons pas « en chambre », comme si le monde, cette « terre douloureuse et magnifique », comme disait Paul VI dans son testament, n'existait plus pour nous. Notre souci de la Parole doit comporter un souci de pertinence ; notre *lectio* doit nous rendre capables de découvrir patiemment une réponse *théo-logique* aux questions réelles et spécifiques de notre temps, pour la donner à d'autres à l'occasion. Moines et moniales, nous n'avons pas *démissionné* du monde : notre rapport privilégié à la Parole, loin de nous rendre égoïstes, doit nous rendre *missionnaires*, selon le charisme qui nous est propre. Si individuellement et conventuellement nous n'avons tant de facilités pour « respirer » la Parole, nos monastères seraient-ils ces « espaces verts » dont le monde environnant ressent de plus en plus le besoin ?

Qu'en est-il maintenant de la *lecture microscopique* ? Chaque page, chaque péricope, chaque verset, chaque mot à son tour est un monde à découvrir et à habiter. Un verset, un seul verset, c'est une fête foraine dans laquelle il fait bon s'attarder : c'est le for interne de Dieu, devenu accessible. Faites des prélèvements dans le tissu organique de la Parole, faites des

« biopsies » ! Astreignez-vous à la précision<sup>47</sup>. Cette « pointe du cône » dont nous parlions plus haut est en vérité partout. Chaque verset est un épicycle et, par conséquent, un observatoire à partir duquel nous pouvons considérer l'ensemble. Le Texte est de nature intertextuelle<sup>48</sup>, de telle sorte que chaque verset est un chas d'aiguille par lequel il nous est loisible d'enfiler, non seulement d'autres versets, mais le Texte entier. On ne s'étonnera donc point que la *lectio* soit un travail extrêmement minutieux ni qu'elle profite d'une sorte de dialectique constante de l'ensemble et du détail. Nous avons touché un mot, à propos de la lecture macroscopique, de l'étroite connexion qui existe entre *lectio* et *Opus Dei* ; la lecture microscopique, quant à elle, nous porte à envisager plus spécialement le lien qui unit la *lectio* à l'*oraison*. Car l'*oraison* contemplative, dans la mesure où nous ne l'employons à rien d'autre qu'à laisser « mariner » en nous telle ou telle parole du Seigneur, sert à la *lectio* tout à la fois de réservoir et de salle de l'écho. Ainsi, entre *lectio*, *Opus Dei* et *oraison*, il existe un rapport structurel : tout cela ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule « chaîne acoustique », celle qui nous permet d'écouter à fond. *Ausculata, o fili*<sup>49</sup>... C'est notre mentalité cartésienne qui, bien souvent, nous porte à distinguer de manière très rigide les éléments de cette chaîne ; il n'en reste pas moins qu'en réalité tout se tient et que l'Esprit de Dieu est libre de parler quand il veut, de passer par où il veut. Il n'y a pas là des compartiments de notre vie : il y a notre vie tout court.

### La colombe sur l'écriveau

Il a fallu quatre choses pour faire la Sainte Ecriture : l'hébreu, le grec, le latin et le Saint-Esprit. De même il faut quatre choses pour lire la Sainte Ecriture (en gros, et plus encore dans le détail) : l'hébreu, le grec, le latin et le Saint-Esprit. Désappointement ! Nous n'avons pas, dites-vous, les trois premières, et nous ne sommes pas sûrs d'avoir la quatrième... Alors, l'affaire est-elle entendue ? Examinons-la cependant de plus près.

Parlons d'abord un peu des trois premières. Oh certes – et il faut non seulement le concéder, mais le souligner énergiquement – elles ne sont pas de nécessité de salut ! Beaucoup, et des plus saints, et des plus entendus dans la Parole de Dieu, ont parfaitement pu s'en passer. Il n'en demeure pas moins que les Pères de l'Eglise – par la force des choses sans doute ! – avaient au moins l'une des trois, quand ils ne les avaient pas toutes les trois ensemble comme le moine Jérôme, lequel correspondait avec des dames romaines qui, apparemment, ne manquaient pas de compétences en hébreu biblique. Dans le monde monastique, ou bien l'on est un fellah sans instruction, ou bien l'on est un Père de l'Eglise : il n'y a pas de demi-mesure. Si vraiment l'on est un fellah inculte, la chose n'est passable que si l'on a une assistance particulière de l'Esprit Saint, autrement dit si l'on est en même temps *théo-didacte*.

En faisant de la réclame pour l'hébreu, le latin et le grec, cédon-nous à la tentation de l'élitisme, réservons-nous l'accès des Ecritures à quelques détenteurs privilégiés d'une culture classique en voie de perte ? Nullement. Mais nous devons nous méfier aussi d'une autre

---

<sup>47</sup> On peut suivre ici l'excellent conseil donné par LACORDAIRE, à propos, précisément, de la manière d'aborder l'Ecriture, dans une *Lettre du 7 novembre 1847* : « Rien n'est fort que la concentration. Apprenez à méditer sur quelques lignes...rien ne sert que ce qui est fécondé par la méditation. Une vaste lecture éblouit l'esprit, et, si l'on a beaucoup de mémoire, elle peut éblouir les autres, mais elle ne donne ni solidité ni profondeur. La profondeur contient l'étendue ; l'étendue ne mène point à la profondeur. »

<sup>48</sup> cf. David BANON, *La lecture infinie*, p. 137sq : « Philologie créatrice » ; p. 247sq : « Herméneutique et transcendance ».

<sup>49</sup> *Reg. Ben.*, Prol.

tentation, fort délétère dans le domaine qui nous occupe, comme elle peut l'être – et l'a été effectivement – dans le domaine de la liturgie : celle du paupérisme. Une sorte de paupérisme intellectuel guette sournoisement notre vie monastique. Eh quoi ! Si nous avions fait carrière dans le monde, nous aurions dû nous battre pour acquérir et entretenir des compétences professionnelles, pour devenir et demeurer « performants », et nous n'apporterions à Dieu et à l'exercice de notre « profession » que notre paresse ? Sans une certaine assiette, notre vie spirituelle risque de succomber à la famine, à l'anémie, à une émotivité superficielle et niaise. On ne rencontre nulle part autant de denrées frelatées et médiocres que sur le marché de la spiritualité. L'acquisition des outils dont nous parlons ici nécessite sans doute du temps et de la persévérance, mais l'investissement n'en vaut-il point la peine ? Voilà justement une matière, subalterne, nous le concédons, mais tout de même bien précieuse, sur laquelle pourra s'exercer cet effort, cette *philoponia* dont nous avons reconnu plus haut le caractère indispensable. L'amour du Logos ne trouve bien d'un peu de philologie.

*Pilate rédigea un écriteau et le fit placer sur la croix. Il était écrit : « Jésus le Nazaréen, le roi des Juifs ». Cet écriteau, beaucoup de Juifs le lurent, car le lieu où Jésus fut mis en croix était proche de la ville, et c'était écrit en hébreu, en latin et en grec<sup>50</sup>. Cet écriteau, quoique trivial pour les passants, recelait en réalité le mystère des Ecritures dans ce qu'elles ont d'historique et d'humain. C'était écrit en hébreu, en latin et en grec... Voilà l'écriteau de l'Ecriture, voilà le libellé du Verbe, voilà la tri-logie du Logos et son En-Tête. Ces trois langues-là ont été baptisées dans le sang de Jésus-Christ et, participant à la sainteté de son corps physique, font partie de son économie d'Incarnation. Oui vraiment, ce qui est écrit est écrit, et écrit comme cela : en hébreu, en latin et en grec. On n'y peut rien, c'est indélébile. Pilate lui non plus ne savait pas ce qu'il faisait. Ces trois langues sont toujours à notre disposition comme trois gammes musicales ou, si l'on préfère, comme trois claviers sur lesquels nous pouvons jouer tout à tour pour l'investigation d'un même texte. Grâce à leur polyphonie qui se soutient d'accords autant que de dissonances, nous pouvons écrire à notre tour de véritables concertos pour un verset. Elles fournissent à l'exégèse poétique que nous entendons finalement préconiser des ressources proprement infinies, elles assurent à notre intelligence des Ecritures une double grâce : celle de l'exactitude et celle de la jubilation. Abordés dans leur idiome natal, dans ces langues natales de la Révélation, les mots font signe et libèrent un potentiel extraordinaire d'allusion (*ad-ludere*, « jouer avec »). Les mots se donnent la main et tout se met à danser. Mais au fait, qui joue ici avec les mots ? Le Saint-Esprit !*

Le Saint-Esprit, l'Hypostase du Jeu entre le Père et le Fils ! Nous y voilà ! Mais avons-nous la foi ? Et quand prendrons-nous vraiment au sérieux la déclaration tranquille de Jean dans sa première épître ? *Quant à vous, vous avez reçu l'Onction venant du Saint, et tous vous possédez la science...L'Onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne<sup>51</sup>. Vous l'avez compris : il n'est pas dans notre intention de vous donner des méthodes ni des recettes ; pareil casuistique répugne à la grâce bénédictine qui est une grâce de liberté et – osons le mot – de fantaisie ; elle répugne au Saint-Esprit qui s'y prend de telle manière avec celui-ci et de telle autre avec celui-là. Saint Benoît n'a légiféré en matière de nourriture et de boisson qu'avec la plus grande circonspection et non sans une certaine gêne qu'il ne laisse pas d'avouer<sup>52</sup>. D'une quelconque méthode à suivre dans la pratique de la *lectio*, il ne souffle pas le moindre mot. Nous serions bien impertinents de*

---

<sup>50</sup> Jn. 19, 19-20.

<sup>51</sup> I Jn. 2, 20 et 27.

<sup>52</sup> Cf. *Reg. Ben.*, chap. XL: « Unusquisque proprium habet donum ex Deo, alius sic, alius vero sic, et ideo cum aliqua scrupulositate a nobis mensura victus aliorum constituitur... »

légiférer pour autrui à propos de la manducation de la Parole de Dieu ! C'est le jardin secret de chacun dont l'Esprit seul a la clef : on ne saurait empiéter là-dessus. *Unctionem habetis a sancto...* C'est tout ce qu'il suffit de rappeler. Vous avez le Saint-Esprit ; vous avez l'Huile : usez-en ! Lorsque vous faites *lectio* dans votre cellule, votre Lampe de travail, c'est Lui ! Veillez à ne pas l'éteindre... Car si nous avons parlé d'hébreu, de latin et de grec, ne vous y trompez pas et ne vous effrayez pas : ce n'est point d'érudition qu'il s'agit, mais d'émerveillement. Les mots sont lettre morte si l'Esprit n'en joue, et la finalité véritable de notre *lectio divina* n'est point de faire de nous des rongeurs historico-critiques, mais de nous conduire à ce que la tradition juive de l'exégèse appelle le *Pardès*, le « paradis ». On peut accumuler savantise sur savantise et ne pas faire une once de *lectio* véritable, c'est-à-dire *spirituelle* et c'est effarant lorsqu'on y songe. L'indice de la véritable *lectio*, le seul qui ne trompe pas, c'est une sorte d'*affabilité*, en nous, du Saint-Esprit. *Quand il viendra, lui, l'Esprit de vérité, il vous introduira dans la vérité tout entière ; car il ne parlera pas de lui-même, mais ce qu'il entendra, il le dira*<sup>53</sup>.

## Anatomie de l'artisan

Avant de se mettre à l'ouvrage, il n'est pas mauvais non plus que l'artisan prenne une certaine connaissance de sa propre anatomie, pour poser les gestes qui conviennent. De même, l'artisan de la Parole doit apprendre à connaître, dans la lumière de Dieu, les organes spirituels (et d'abord physiques) dont il a été doté. Il y a là toute une approche réflexive et anthropologique de la *lectio divina* dont nous ne donnerons que quelques linéaments, mais qui, à elle seule, fournirait matière à une inépuisable contemplation : le premier objet de notre *lectio divina*, c'est son fonctionnement lui-même et ce que l'on pourrait appeler son *cycle*. Car il existe bel et bien un cycle de la Parole, comme il existe dans la nature un cycle de l'eau<sup>54</sup>.

Notre *lectio* mobilise donc d'abord des organes *récepteurs* qui sont l'œil et l'oreille. L'œil fait office de « curseur » : il court après le Verbe, il suit Jésus du regard (la *lectio* est la première forme de la *sequela Christi*). L'objet ultime de notre vision, alors, ce n'est point le texte, mais la Voix. Prêtons bien attention à la manière dont l'auteur de l'Apocalypse rapporte son expérience : *Je me retournai pour voir la Voix qui me parlait*<sup>55</sup>. *Je me retournai* : C'est l'*épistrophè*, le mouvement de *conversion*, le même que celui de Marie-Madeleine dans le jardin au matin de Pâques<sup>56</sup>. *Pour voir la Voix*. Notre *lectio* demeure un exercice mondain et profane aussi longtemps que nous ne voyons qu'un livre ; c'est la Voix qu'il faut voir, dans une magnifique synesthésie qui suppose bien sûr l'incarnation du Verbe. Et puis, quand nous lisons, il y a l'oreille. Le tout premier mouvement du « cycle » va de notre œil à notre oreille. Car nous devons entendre immédiatement ce que nous lisons, convertir le visuel en auditif. L'oreille du corps, dans la liturgie où la proclamation de la Parole nous la rend tout aussitôt assimilable par voix auditive (d'où l'importance considérable de la liturgie !). L'oreille du cœur surtout, cette *oreille interne* qu'amadoua le Psalmiste : *Audi, filia*<sup>57</sup> ! et saint Benoît après lui : *Inclina aurem cordis tui*<sup>58</sup>... Parmi les organes récepteurs, n'oublions pas non plus

<sup>53</sup> Jn. 16, 13.

<sup>54</sup> Ces deux cycles sont du reste comparés en Is. 55, 10-11.

<sup>55</sup> Ap. 1, 12.

<sup>56</sup> Jn. 20, 16.

<sup>57</sup> Ps. 44, 11 (Vulg).

<sup>58</sup> *Reg. Ben.*, Prol.

la bouche qui *murmure*<sup>59</sup> la Parole et la *rumine*<sup>60</sup> ; il y a toute une *oralité* de la *lectio*, trop souvent négligée (elle était pourtant familière aux Anciens) et qui touche de fort près, au demeurant, à celle de l'*Opus Dei*.

Par l'œil, l'oreille et la bouche, la Parole gagne l'organe *central* qui est le cœur. Soyons plus exact : le texte écrit impressionne l'œil et, passant de l'œil à l'oreille puis de l'oreille au cœur, il *devient* Parole. Oui, la première phase du cycle, celle qui va de l'œil au cœur, consiste en somme dans la transformation de *l'écrit* en *Parole*. Cette transformation-là est fondamentale ; c'est même l'industrie majeure qui se pratique dans notre atelier. Nous sommes des transformateurs de l'écrit en Parole. Le lieu propre de la Parole, c'est le cœur, selon ce que le Psalmiste dit du juste : *La torah de son Dieu est dans son cœur*<sup>61</sup>, et notre cœur, c'est l'Ecritoire de Dieu, comme il appert du prophète Jérémie : *Je donnerai ma torah dans leur dedans et sur leur cœur Je l'écrirai*<sup>62</sup>. En somme, pendant que nous transformons l'écrit en Parole, l'Esprit de Dieu transforme la Parole en Ecrit.

Mais le cycle va-t-il se terminer là ? On le croit généralement, et ce que nous allons vous dire maintenant n'a guère été pris en considération. Depuis l'organe central, la Parole, entamant la deuxième phase de son cycle de condescendance parmi nous et en nous, gagne maintenant l'organe *donateur* par excellence qui est la main. Si la Parole ne va pas jusqu'à la main, le cycle n'est pas complet ; cet aboutissement à la main est nécessaire à la plénitude anthropologique de la *lectio*, puisque aussi bien rien n'est pleinement humain qui ne passe par la main de l'homme. Prêtons alors attention à l'impératif catégorique qui est donné à l'auteur de l'Apocalypse, encore lui : *J'entendis une voix me dire, du ciel : « Ecris*<sup>63</sup> ! » La voix ne dit pas : « Regarde ! » ou encore : « Ecoute ! » mais : « Ecris ! » Ce verset de l'Ecriture nous fait voir l'Ecriture, pour ainsi dire, *in fieri*, dans l'acte même qui la constitue. Qu'est-ce que le voyant va écrire, en effet, sinon l'Ecriture même ? Et nous, avons-nous songé à l'importance, à la solennité de l'acte physique, matériel et concret d'*écrire*, dans le processus complet de notre *lectio divina* ? Pourquoi reste-t-il souvent si peu de notre *lectio* dans notre cœur, après que nous l'avons finie ? Parce que nous n'avons rien écrit, parce que nous ne sommes pas allés jusqu'à l'écriture, parce que la Parole ne nous est pas venue en main. Nous avons amputé quelque chose de notre humanité, et c'est pourquoi la Parole n'a pu nous atteindre pleinement. Tout l'homme doit prendre Parole. Le propre de l'Ecriture de Dieu, c'est de susciter la nôtre, comme *réponse* humaine ; humaine parce que manuelle. *Elle répondra*, dit Osée de l'épouse-Israël<sup>64</sup>. La main est l'auxiliaire de la Mémoire, cette Mémoire dont nous avons souligné à l'envi l'importance. C'est ainsi que le cycle intégral de la *lectio* va de la Main à la main, de la Main de Dieu à la nôtre, de la Main qui nous écrit de la part de Dieu à notre main qui répond à Dieu, notre main qui fixe par écrit pour se souvenir, pour souscrire à Dieu...et pour donner à autrui. Réalisons un instant ce qui nous manquerait si les Pères et les géants de la *lectio divina* n'avaient rien écrit. Ecrire, c'est faire charité. Dans la mesure où elle va jusqu'à mobiliser en nous la main, la *lectio* atteint d'autre part à la noblesse d'un véritable « travail manuel quotidien », de ce travail des mains auquel Benoît lui-même l'associe

---

<sup>59</sup> Cf. Ps. 63, 7 (verbe *hagah*) ; le Psaume 19, dont la seconde partie est une célébration de la *Torah*, s'achève précisément sur la prière suivante : « Que te plaisent les paroles de ma bouche et le *murmure* (*hègyôn*) de mon cœur ! »

<sup>60</sup> cf. Ps. 119, 13 : « Je compte sur mes lèvres tous les jugements de Ta bouche. »

<sup>61</sup> Ps. 37, 31.

<sup>62</sup> Jr. 31, 33 ; voir aussi 2 Co. 3, 3.

<sup>63</sup> Ap. 14, 13.

<sup>64</sup> Os. 2, 17.

étroitement, puisqu'il traite du travail et de la *lectio* sous un seul chef : *de opera manuum cotidiana*<sup>65</sup>.

Dans cette deuxième phase du cycle en somme, la Parole devient *notre* Écrit. « Écrit » avec une majuscule cette fois, parce que, passée de la Main de Dieu à la nôtre, la Parole est redevenue créatrice. Notre *lectio* lui a rendu sa liberté. Sa liberté et son indépendance créatrice. La *lectio divina* n'est pas une dissection : c'est un lâcher d'oiseaux. D'Oiseau au singulier, car c'est à la Colombe qu'il faut rendre sa liberté. Parce qu'elle est vivante et féconde, l'Écriture de Dieu met de l'écriture au monde : celle-ci mérite d'être appelée « sainte », comme celle-là, pour autant que, créatrice à son tour et dans son ordre, elle provoque le monde, l'innove et y met le Feu.

Mais le cycle de la Parole s'achève aussi et tout autant sur notre bouche, et c'est ici que nous retrouvons l'*oralité*. La *lectio* débouche en effet sur la louange, la *confessio laudis* qui est une autre manière de rendre à la Parole sa liberté ; elle débouche aussi sur l'échange que nous nous faisons de la Parole, entre frères, en communauté et en Eglise. Car nous devons nous parler, nous *passer* la Parole. La Parole est essentiellement *dia*-logale, en Trinité et entre nous ; elle n'est vivante que dans la mesure où elle est échangée, en Trinité et entre nous. C'est tout le sens de la psalmodie alternée, dans la liturgie des Heures, sorte de jeu collectif et rythmique de la Parole qui la fait rebondir entre nous et atteste de façon tout à fait concrète sa transitivité et sa mobilité originelles : la Parole ne se maintient que dans la *dia*-logie, la stéréophonie et l'altercation, entre les hommes comme entre les anges : *Les séraphins se criaient l'un à l'autre*<sup>66</sup>...Mais outre l'*Opus Dei*, cette circulation de la Parole, condition indispensable à sa vie, se vérifie aussi dans le dialogue spirituel qui s'établit entre maître et disciple : *Père, dis-moi une parole de salut !* A cette demande, si coutumière dans la littérature monastique des origines, il n'est pas donné d'autre réponse, en substance, qu'une parole de l'Écriture ; mais il suffit que la Parole soit donnée par un autre pour qu'elle manifeste tout son pouvoir médicinal<sup>67</sup>. La Parole n'est pas, n'est jamais notre affaire solitaire ni privée : l'économie divine veut positivement qu'elle ne nous arrive que par la bienheureuse médiation d'autrui. *La Parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'hommes, mais comme ce qu'elle est réellement, la Parole de Dieu. Et cette Parole reste active en vous, les croyants*<sup>68</sup>. Au demeurant, le dialogue dont nous parlons ne s'établit pas seulement entre maître et disciple, mais aussi, à l'occasion, entre disciples : nous devons nous *porter Parole* les uns aux autres<sup>69</sup>.

## Un art « poétique »

Quoi vous dire encore, sinon seulement, peut-être, « Faites du feu » ? Oui, avec l'Écriture, faites votre feu. Faites des échauffements quotidiens. Faites feu de tout bois d'Écriture. Faites-en flèche aussi, ou plutôt, comme un archer, visez à longueur de jour,

---

<sup>65</sup> Cf. *Reg. Ben.*, chap. XLVIII.

<sup>66</sup> Is. 6, 3.

<sup>67</sup> Cf. *Reg. Ben.*, chap. XXVIII: « *medicamina Scripturarum divinarum* ».

<sup>68</sup> I Th. 2, 13.

<sup>69</sup> Un texte de Paul synthétise très bien les deux issues de l'oralité que nous avons simplement évoquées, à la fois l'échange *didactique* que nous devons nous faire de la Parole et son échange *eucharistique* (action de grâce et louange) : « Que la Parole du Christ réside chez vous en abondance : instruisez-vous en toute sagesse par des admonitions réciproques. Chantez à Dieu de tout votre cœur avec reconnaissance par des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés. » (Col. 3, 16).

d'année et de vie les mêmes textes que l'Église vous met sous les yeux. Les exégètes véritables sont toujours des sagittaires<sup>70</sup> : à la fin de leur vie, on retrouve le Texte criblé d'impacts. *Frappez et l'on vous ouvrira*<sup>71</sup>... Dieu est toujours précis : nous devons le rejoindre en sa précision.

Faites des exercices d'échauffement, disions-nous. Nous avons évoqué plus haut l'eau courante : eh bien ! la *lectio divina*, c'est aussi le chauffage central de nos cellules et de nos monastères ! Dans les monastères en général, du moins dans certains endroits des monastères, il ne fait pas très chaud... La *lectio*, c'est le « chauffoir ». *In meditatione mea exardescet ignis...*<sup>72</sup> « Un feu s'est allumé dans ma méditation. » Les Pères médiévaux raffolaient visiblement de ce verset, sans doute parce qu'ils n'avaient pas très chaud, l'hiver, dans leur cellule et que cela leur évoquait un bon feu de bois... Ils n'avaient que la Parole pour se réchauffer... Le Feu ne prend pas si nous n'y mettons pas un peu du nôtre, si nous n'y jetons pas un peu de bois ; du bois que nous trouvons dans la forêt de la Parole, car si la Parole est Feu, elle est aussi Forêt. Couper le bois, ramasser des brindilles, quelques pauvres branchages comme la veuve de Sarepta<sup>73</sup>, ça, c'est le travail de la *meditatio*. Mais vous aurez beau vous dépenser et vous échauffer à faire votre travail de bûcheron, à frotter les silex et à craquer des allumettes (ça aussi, c'est la *meditatio*), cela ne suffira pas à faire jaillir le Feu ; c'est que le Feu est un Don... A la vérité ce n'est pas tellement nous qui faisons du feu que le Feu qui Se donne. Nous n'apportons jamais au Seigneur qu'un dispositif et, ce qui vaut mieux encore, une disponibilité. Si vous abordez la *lectio* avec cette disponibilité et cette pauvreté profondes du cœur, faites attention ! Il va vous arriver ce qui est arrivé au prophète Isaïe : *L'un des séraphins vola vers moi, tenant dans sa main une braise qu'il avait prise avec des pinces sur l'autel. Il m'en toucha la bouche et dit : « Voici, ceci a touché tes lèvres*<sup>74</sup>. « Ceci », c'est un seul mot de Dieu. Dieu nous parle en charbons ardents et il nous met ça directement sur la bouche, cette bouche qui compte, nous le savons, parmi les organes vitaux de l'artisan. *Voici : J'ai donné Mes paroles dans ta bouche*<sup>75</sup>, dit de même le Seigneur à Jérémie, et le Psalmiste confesse : *Brûlante à l'extrême, Ta Parole*<sup>76</sup> ! Il y a le soufflet et il y a la flamme, il y a l'effort et il y a le Feu ; l'effort qui est de nous et le Feu qui est de Dieu. La *lectio divina*, voyez-vous, c'est une becquée de Feu. Nous n'avons que de petits moyens, comme la veuve de Sarepta ; ce qui est important, ce n'est pas notre pauvre glane, évidemment : c'est le geste du Séraphin. Mais l'un ne va pas sans l'autre.

Notre assiduité quotidienne à la Parole ne procède à rien d'autre, finalement, qu'à nous porter à incandescence. Non pas à une sorte d'ébullition affective ou cérébrale, mais, ce qui est d'un tout autre ordre, à l'incandescence de la Parole<sup>77</sup>. Elle nous fait rejoindre la Parole à

---

<sup>70</sup> Cf. NIL D'ANCYRE, *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, 49, SC 403, p. 265 : « Il faut souvent laisser aller l'intelligence vers le but du texte, en imitant ceux qui s'exercent au tir à l'arc ; ils lancent de nombreuses flèches sur la cible, mais l'atteignent à grand peine une seule fois. En effet, ils ressemblent à des archers, ceux qui appliquent à la divine Ecriture leur démonstration comme une flèche, en l'envoyant droit au but du passage. »

<sup>71</sup> Mt. 7, 7.

<sup>72</sup> Ps. 38, 4 (Vulg.).

<sup>73</sup> cf. I R. 17, 12.

<sup>74</sup> Is. 6, 6-7.

<sup>75</sup> Jr. 1, 9.

<sup>76</sup> Ps. 119, 140 (Vulg. : *Ignitum eloquium tuum vehementer*, « Ta Parole est ignée »).

<sup>77</sup> Le thème de l'embrasement au contact de la Parole de Dieu traverse toute la littérature patristique et monastique. Nous ne citerons ici que quelques exemples. JUSTIN, *Dialogue avec Tryphon*, VIII, 1 (Hemmer-Lejay, Paris, 1909, p. 41) : « Un feu subitement s'alluma dans mon âme ; je fus pris d'amour pour les prophètes et ces hommes, amis du Christ. » AUGUSTIN, *Confessions*, IX, 8 (BA 14, p. 85) : « Quas tibi voces dabam in psalmis illis et quomodo in te inflammabar ex eis et accendebar eos recitare, si possem, toto orbi terrarum ! » X,

sa source même, à son état natif et éruptif, comme celui d'une lave en fusion ; elle nous rend strictement contemporains de son irruption dans le monde : davantage, elle nous en rend complices. Elle nous fait communier à la nativité, à l'*acte de naissance* même du Verbe, de ce Verbe (« poétique » par essence) qui est éternellement en Acte de Naissance. Elle nous emporte dans son élan, dans son dynamisme, dans son aventure aussi, qui est germinale et pascalle<sup>78</sup>. Il n'y a qu'une seule Parole au monde, créatrice ou poétique (cela revient au même) et il n'y a qu'une seule Histoire, une seule Aventure de la Parole que l'Évangile nous raconte en paraboles avec une innocente gravité. La *lectio* ne nous fait pas seulement *assister* à la Parole (« voir la Voix », Ap. 1, 12) : elle nous fait *assister* la Parole, activement ; elle fait de nous ces « vaillants qui font Sa Parole » (Ps. 103, 20). Dans le Livre des Proverbes, la Sagesse déclare : *Je suis à côté de Lui comme l'ouvrière*<sup>79</sup>. Toutes proportions gardées, c'est aussi notre place et notre rôle, puisque la Sagesse créatrice a bien voulu nous associer à elle. Nous rejoignons la Parole dans sa genèse même et nous conspirons, pour ainsi dire, à son efficace ; nous participons à son avènement au monde et à son ouvrage au monde, qui est tout de lumière, de joie, d'amour et de subversive beauté. Notre familiarité avec elle nous place à l'épicentre des choses ; nous entrons dans sa clandestinité pour préparer dans le secret la venue de son Règne.

Encore qu'elle tire profit de certaines sciences exactes, qu'elle le doive même, la *lectio divina* ne peut être dite *scientifique* que dans la mesure où elle se fait sous le *Don* de science qui est un don de l'Esprit. Beaucoup de choses, très sérieuses aux yeux des sages et des savants<sup>80</sup>, ne sont pour elle que du papier journal, tout au plus des allumettes : c'est d'autre part que vient le Feu. Complice de la Parole vivante et créatrice, la *lectio* est poétique par essence et de naissance. Elle est *invention* de la Parole, par nous et par elle-même en nous ; elle est « trouvaille » perpétuelle. Travail<sup>81</sup> et Trouvaille. C'est pourquoi aussi elle est joie. Oh certes, il faut bien être un peu poète pour recevoir le Poète ; mais surtout – et heureusement ! – c'est le Poète qui fait les poètes. Au jour de Pentecôte, l'Esprit a fait à l'Église, dit-on, le « don des langues » ; mais c'est là voir les choses d'une manière trop matérielle encore et trop plurielle. Il lui a fait avant tout le don singulier de Lui-même. Or ce Don est le Don poétique par excellence. C'est dans ce Don-là que l'Église est née, c'est en lui qu'elle vit et qu'elle va. Alors, demandons-le ! Demandons-le fraternellement, conventuellement, les uns pour les autres ! *Veni, Creator Spiritus!*

Fr. François Cassingena

---

38 (p. 208) : « ...flagrasti, et duxi spiritum et anhelo tibi, gustavi et esurio et sitio, tetigisti me, et exarsi in pacem tuam. » XI, 2 (p. 273) : « ...et olim inardesco meditari in lege tua... » XII, 10 (p. 358) : « ...et nunc ecce redeo aestuans et anhelans ad fontem tuum...Tu me alloquere, tu mihi sermocinare. Credidi libris tuis, et verba eorum arcana valde. » XIII, 10 (p. 440) : « Inardescimus et imus, ascendimus ascensiones in corde...Igne tuo, igne tuo bono inardescimus et imus, quoniam sursum imus ad pacem Hierusalem. BERNARD DE CLAIRVAUX (citant le fameux verset, Ps. 38, 4), *Sermons sur le Cantique*, 22, 2, SC 431, p. 175 : « Sed et crudos carnis cogitatus, igne Sancti Spiritus accedente, coquit divinum eloquium ac vertit in sensus spirituales et cibos mentis, ita ut dicas : Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis. » Voir encore *Sermons sur le Cantique*, 10, 5, SC 414, p. 223-225 ; 31, 4, SC 431, p. 435 ; *Lettre* 11, 1, SC 425, p. 215.

<sup>78</sup> Cf. Mt. 13, 3-23 ; Mc. 4, 1-9 ; Jn. 12, 24.

<sup>79</sup> Prov. 8, 30. *L'ouvrière* ou *l'artiste* (cf. Ct. 7, 2) ; le terme hébreu *âmôn* suggère aussi l'idée de fidélité.

<sup>80</sup> Cf. Mt. 11, 25.

<sup>81</sup> Bien moins *notre* travail que celui de la Parole *en* nous : « La Parole de Dieu est vivante et *efficace*. » (He. 4, 12).